

Dominique Jacobs

La Franche-Comté

Des mots pour l'aimer

*Extraits de livres d'auteurs comtois
recueillis et commentés par l'auteure*



ÉDITIONS
CABÉDITA
2019

La publication des textes a été réalisée avec l'accord
des auteurs et des éditeurs

Couverture: © Photo Henri Bertrand

© 2019. Éditions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-845-7

Avant-propos

L'aimer, dites-vous ? Êtes-vous sûr du mot ? Car enfin, aimer la saucisse de Morteau, le vin jaune et les morilles ne confère pas un statut à une région et aux Comtois, avant tout soucieux de ne jamais se rendre et de le faire savoir. « Comtois rends-toi, nenni ma foi. »

Faudrait-il donc connaître l'histoire de la Franche-Comté pour l'aimer ? À Besançon, il est écrit sur les murailles de la citadelle : « Le passé répond de l'avenir. » Mais ce passé fait encore mal aux Francs-Comtois dont les ancêtres eurent tant à souffrir de Louis XIV et de ses mercenaires. Il avait extorqué la riche Comté à l'Espagne au prix de trente ans de guerre et de terreur. Certains vieux paysans lui en ont tenu longtemps rigueur en se faisant enterrer face contre terre pour ne pas voir le soleil auquel s'identifiait le roi, et éventuellement lui montrer leurs fesses.

D'autres événements ont forgé la résistance des Comtois. Les chroniqueurs du XVIII^e siècle décrivent avec minutie les grands incendies de la ville de Pontarlier. À cette époque, les habitations ont des toits et des façades couverts de bois, des cheminées bricolées, et se serrent les unes contre les autres dans des ruelles inaccessibles. Les pompiers s'en remettent au guet qui, lui, se fie à la providence. Personne n'est très zélé pour surveiller. Le 31 août 1736, des ouvriers allument des braseros sur le dôme du clocher de l'église pour réaliser des soudures, et... la moitié de la ville va brûler. Pour le curé, les habitants, trop libertins, avaient mérité leur malheur. Mais Louis XV, plus indulgent, fit reconstruire à ses frais les maisons de la rue principale.

Aime-t-on un pays pour l'habileté manuelle et le goût du travail bien fait qui conduisirent les mains franc-comtoises à produire la faïence fine de Salins (hélas de moins en moins), la dentelle de Luxeuil, dont un conservatoire reste le seul témoin, la pipe de bruyère et la taille des pierres précieuses de Saint-Claude, et la minutieuse pièce d'horlogerie dans le Haut-Pays ? La rude école de l'artisanat maintient son exigence pour obtenir le meilleur du fromage de Comté, du vin d'Arbois, de l'automobile Peugeot, et cent autres fabrications de chocolat, de bières, de limonades, de charcuteries...

Mais il ne serait pas impossible que l'essentiel de l'amour qu'on a pour la Franche-Comté vienne tout simplement de ce que l'on voit autour de soi : une nature plus vierge qu'ailleurs, des prés piqués de mille fleurs comme des tapisseries du Moyen Âge, des paysages intacts qui ont gardé quelque chose du labeur insensé des moines défricheurs, des plantes et des bêtes orgueilleuses de leur bonne santé et de leur ancienneté sur ces terres. La sauvagine a même parfois un infernal toupet. Tel l'opéra de Paris, le jardin a ses abonnés : deux jeunes renards culottés viennent ratisser la gamelle des chats dans la grange, et une capricieuse belette s'amuse tous les soirs sous les chaises longues.

La vache comtoise, avec son petit air raisonnable, est l'amie de l'homme. Il se raconte une folle histoire d'amour entre une petite génisse café au lait et un touriste charmé de croiser de si beaux yeux. Coquettes et gentilles, les vaches assurent l'animation des plateaux du Jura, disposés en gradins par une nature bienveillante, soucieuse de ranger chacun à sa place : au premier étage la vigne, au second, le lait, puis, en montant, le bois, la neige et l'air léger soûlant de pureté. Dans les vallées, vous verrez des cheminées d'usine mais aussi des oratoires rustiques et fervents. Le spirituel et le matériel font bon ménage. Et si vous entrez en Franche-Comté par le nord, vous devrez passer par une «trouée», celle de la ville de Belfort, aplatie entre les Vosges et le Jura. Le lion de Bartholdi y redresse une fière crinière sculptée dans le grès rose. Il fait des signes à son compère

qui trône sur les voitures Peugeot à Sochaux, et à sa commère, la Vache qui rit, sur les murs de l'usine Bel à Lons-le-Saunier.

Puis commencera le canevas des « vieilles petites villes » romantiques, au bord de vives eaux ou dans le repli des collines. Vous trouverez sous vos pieds des restes de routes antiques, des ornières taillées dans le roc où roulaient jadis les chariots chargés de sel tirés par des bœufs. Vous trouverez des sites magiques, des « pierres qui tournent », des puits noirs, des falaises où l'on peut voir des « dames blanches ». Un petit bonheur vous attend à chaque pas. Il pleut souvent et la saison froide est longue, vous plaignez-vous. C'est qu'il faut guetter la floraison des aubépines. Pour que l'hiver soit fini, il doit neiger une dernière fois sur les branches fleuries. Et si le ciel offre souvent ses grimaces de lune dans cette partie de la Gaule terriblement chevelue, ainsi dit-on des contrées recouvertes de forêts, c'est pour mieux abreuver la profusion de végétaux qui fait dire, quand on a souffert d'un excès de chaleur et de soleil : enfin du vert, enfin de l'air !

Rassemblez les portraits glorieux des savants comtois, Georges Cuvier, Louis Pasteur, Auguste et Louis Lumière... des artisans remarquables, de cette nature d'exception, d'une riche gastronomie, et vous aurez quelques idées sur ce qu'est l'amour d'un pays.

Mais il est une façon excellente de pénétrer plus avant dans ce monde un peu secret, c'est de déguster les bonnes feuilles écrites par les plumes que savaient si bien tenir Charles Nodier, Gustave Courbet, Louis Pergaud, Pierre Gascar, Bernard Clavel, André Besson, et bien d'autres, tous Comtois et tous fous de leur morceau de terroir. Leur souffle littéraire vous accompagne...

Dominique Jacobs

**C'est arrivé en
Franche-Comté**

La ligne Paris-Lausanne

En 1900, quand on partait de Paris par le rail, le jour d'arrivée à Lausanne en Suisse n'était jamais garanti. Aujourd'hui, le TGV met les deux villes à quatre heures l'une de l'autre, en partie grâce à un tunnel ferroviaire de huit kilomètres sous le Mont d'Or, le plus haut sommet du département du Doubs qui s'élève à 1465 m. Les travaux d'éventration du massif, commencés en 1910, ont épouventé la population, déjà terrorisée par le train, qui provoquait, disait-on, des maladies du système nerveux et la perte de l'appétit. Rude malchance dans un pays où on aime tant manger ! Ce creusement, après celui des mines de fer du XIX^e siècle, est resté historique car pour la première fois les ouvriers utilisèrent l'air comprimé à la place d'une pioche et d'une brouette.

Au début du XX^e siècle, on a creusé sous le Mont d'Or un autre tunnel qui n'était pas destiné celui-là à extraire du minerai mais à permettre le passage d'une voie ferrée internationale, celle de Paris à Lausanne vers Milan, Rome ou Zagreb... Plusieurs centaines d'ouvriers travaillèrent au percement de la montagne, soit à partir des Longevilles, soit de Vallorbe à huit kilomètres de là, au pied du versant helvétique. Parmi les équipes de mineurs du côté suisse, se trouvait un immigré italien qui allait devenir célèbre quelques années plus tard : Benito Mussolini.

C'est sans doute depuis Vallorbe que l'on peut mieux se rendre compte du travail titanesque que représente la traversée

ferroviaire du Jura. Cette véritable épopée des temps modernes fut réalisée avec des moyens dérisoires, pratiquement sans machines par des ouvriers dont les rudes conditions de travail ressemblaient à celles des forçats. Le marquis de Quinsonas dans son *Guide historique et pittoresque du voyageur* a fort bien décrit ce qu'était à l'époque la construction des tunnels :

« Combien il a fallu de coups de pic, de marteau, de pioche, combien de trous de mine pour percer ces vastes souterrains ? Des brigades de nuit remplaçaient les travailleurs diurnes, pour qui le jour n'existait pas davantage pendant ce dur labeur tristement accompli aux pâles lueurs de petites lampes. Vous éprouverez, mesdames, un mouvement d'effroi, de terreur involontaire, rien qu'en traversant comme l'éclair ces noires profondeurs ; représentez-vous donc le pauvre mineur englouti vivant des mois, des années entières, souvent obsédé par le sommeil et occupé sans cesse, pour un modique salaire, dans ces excavations où plusieurs trouvèrent un tombeau ; en effet, que d'accidents, de chutes, d'éboulements difficiles à parer, au milieu d'un infernal tapage qui ne cesse pas un instant ! Les mines qui éclatent, le rocher qui croule, le fer qu'on frappe et qui grince... Quel froid, quelle humidité ! Car l'eau suinte, tombe ou ruisselle ; et lorsque les diverses sections s'unissent, que la percée est ouverte d'un bout à l'autre, quel courant d'air, quel ventilateur ! Quel travail pour terminer, niveler, déblayer ! Presque tous les chevaux qui travaillèrent ici ont péri rapidement du farcin, causé par le manque de soleil, par l'humidité et par des pleurésies multipliées. Il faut avoir vu creuser un tunnel pour se faire une idée exacte de tout ce qu'il coûte de fatigues, de peines et de misères, comme je viens de vous le résumer succinctement. Et pourtant, on trouve des ouvriers à 3 ou 4 francs par jour et qui n'y sont pas forcés, car ils pourraient faire autre chose ; mais à peine ont-ils foré une montagne qu'ils vont en forer une autre. »

Pas forcés ? C'était vite dit sous la plume de Monsieur le Marquis. Si ces malheureux acceptaient un travail de bagnard, c'était tout simplement parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autre et que

même aujourd'hui lorsqu'on est un simple manoeuvre, on n'a pas tellement le choix des emplois pour gagner sa vie.

Comme partout ailleurs, la construction de cette voie ferrée entre le Jura français et le Jura suisse apporta bien des bouleversements dans l'existence paisible de « montagnons ». Si elle aida au développement d'une économie restée jusque-là autarcique, elle fut l'objet de bien des oppositions. Monstre d'acier crachotant sa fumée, le chemin de fer fut au début un objet de répulsion et de frayeur pour les habitants du Haut-Pays. Dans une lettre à un ami neuchâtelois, un brave bourgeois de Vallorbe écrivait :

« Le chemin de fer nous amène deux fois par jour toutes sortes de gens que personne ne connaît. On a même vu un Chinois avec ses nattes ! Certains parlent de s'établir chez nous, d'y créer des négoce. À ce compte-là, Vallorbe sera bientôt une tour de Babel où personne ne comprendra plus personne. Quant à la fumée qui obscurcit le ciel, j'ai bien peur que d'ici peu sa poussière noire ne recouvre toute la vallée et fasse périr la végétation ! »

André Besson, *Mon pays comtois*,
Éditions France Empire, 1980.

Le curé volant

Il ne savait même pas plonger, ce curé des années 1950 qui avait envoyé sa soutane par-dessus les clochers pour apparaître dans un maillot de bain à bretelles aux fidèles tassés sur les bords du Doubs. Il fallait payer pour le voir escalader les quarante mètres de sa tour d'envol, et s'élancer en priant pour arriver sain et sauf dans l'eau. Le curé Simon n'avait trouvé que ce moyen-là pour collecter des fonds et réparer son église de Saône près de Besançon.

Si l'Amérique n'en voulut pas, l'archevêché interdisant à monsieur l'Abbé de plonger dans le port de Chicago et dans le lac Michigan, partout en France on aspirait à vivre l'émotion du grand saut depuis la tour qu'il avait imaginée lui-même. En quelque cent dix plongeurs de haut vol réalisés dans une inconscience totale au début, il restaura son église mais aussi construisit des maisons, créa des colonies de vacances, devint entraîneur sportif...

À force de faire le saut de l'ange, il en était devenu un lui-même.

Franchir les derniers barreaux de l'échelle. Lentement pour reprendre mon souffle. Poser un pied sur la planche étroite. Me redresser sans regarder le vide sur les côtés. Maintenant avancer et surtout ne plus m'arrêter...

Vertige. Le dôme éblouissant du ciel m'aspire et me prive de mes derniers repères. Je progresse en chancelant sur le plongoir

dont l'extrémité, deux mètres plus loin, me met en surplomb du lac. Secondes d'éternité. Je m'immobilise et risque un regard de biais vers le miroir figé de l'eau qui scintille trente-cinq mètres plus bas. Seigneur ! Un poing de fer me frappe à la poitrine, mes genoux se dérobent, l'angoisse m'empêche de respirer. Comment ai-je pu me fourvoyer là-haut ? Ne pas me rendre compte dès la veille, quand j'ai construit la tour qui me soutient maintenant à son sommet, que c'est du haut d'un immeuble de douze étages que je dois m'élancer ? Bien sûr, j'ai renoncé au plongeon d'essai : j'ai eu trop peur d'avoir peur. Peur d'éprouver avant l'heure cette déroute de tous mes muscles.

C'est que je n'ai pas la moindre notion du plongeon de haut vol et encore moins de celui qu'une foule immense attend de moi aujourd'hui, que les experts appellent le « grand haut vol » ! Ah ! si j'avais pu imaginer un instant ce qui m'arrive là, jamais je n'aurais été assez fou... mais c'est trop tard ! Plus que quelques centimètres me séparent du bord de la planche. Je sais qu'elle est bien arrimée et pourtant, elle tangue sous moi. Tant pis ! Il faut tendre les jarrets, amener les bras tout contre les oreilles, pour éviter de tomber sur le dos ou sur le ventre : mes amis n'ont pas cessé de me le rappeler.

Où sont-ils à présent ? Perdus parmi les milliers de spectateurs qui ont pris place sur les rives du Doubs, à la sortie de Villers-le-Lac, face au plan d'eau large de cinq cents mètres que forme ici la rivière, juste avant de rouler vers le Saut du Doubs, à travers les gorges. En face, sur l'autre rive, les coteaux bleutés du Jura suisse. Surtout ne pas les perdre de vue ! Plus on plonge de haut, m'a-t-on dit, plus longtemps il faut garder les yeux sur la ligne d'horizon, nuque rejetée en arrière pour ne pas basculer trop tôt, au risque de se briser la colonne vertébrale. Mais comment échapper à la fascination de la cible liquide qui chatoie à mes pieds et que je repousse encore de toutes mes fibres ? Dans quelques fractions de seconde, il va bien falloir la transpercer à quatre-vingt-dix-huit kilomètres à l'heure. En gardant raidis jusqu'au moindre de mes muscles pour ne pas me désunir en

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
C'EST ARRIVÉ EN FRANCHE-COMTÉ.....	11
LA LIGNE PARIS-LAUSANNE – André Besson (<i>Mon pays comtois</i>).....	12
LE CURÉ VOLANT – Abbé Simon (<i>L'acrobate du bon Dieu</i>).....	15
L'AIGUILLAGE DE CHAUSSIN – Bernard Clavel (<i>Les petits bonheurs</i>).....	19
L'EMMURÉE – Jean Defrasne (<i>Contes et légendes de Franche-Comté</i>).....	22
LE REQUIEM D'ORNANS – Théophile Silvestre (<i>Courbet raconté par lui-même et par ses amis</i>).....	26
LE PIQUE-NIQUE – Louis Pergaud (<i>Les Rustiques, nouvelles villageoises</i>).....	29
LE GUI DE LA PESTE – Bernard Clavel (<i>La saison des loups</i>).....	32
DES GOSIERS PENTUS.....	39
DE BONNES DESCENTES – Marc Reinhart (<i>Les brasseurs de Sochaux</i>).....	40
LA BLONDE CANCOILLOTTE – Robert Bichet (<i>La cancoillotte</i>).....	43
LE CHEMIN DE L'ABSINTHE – André Besson (<i>Mon pays comtois</i>).....	46

DU GRAIN À MOUDRE – Robert Bichet (<i>Célébration des gaudes</i>)	50
LA FAUTE OU L'ERREUR – Jean Ducret (<i>Rétrospective des épreuves de dictée</i>)	53
UNE CUISINE FRANCHE – Dominique Jacobs (<i>Chroniques franc-comtoises et recettes de chez nous</i>)	56
LE COMITÉ DES FÊTES – Louis Pergaud (<i>La guerre des boutons</i>)	60
LE BANQUET DANS LA CABANE – Louis Pergaud (<i>La guerre des boutons</i>)	64
UN COCHON BIEN ÉLEVÉ – Lola Sémonin (<i>La Madeleine Proust mène l'enquête</i>)	71
DES PAYSAGES D'AUTREFOIS	75
LE LAC DE SAINT-POINT (<i>Guide manuel du tourisme</i>) et Eugène Rougebief (<i>Un fleuron de la France ou</i> <i>la Franche-Comté pittoresque</i>)	76
LA FAMILLE SERPENT – Marguerite Bourcet (<i>Le Jura</i>)	79
LES SOURCES DES ROMANTIQUES – Charles Nodier (<i>Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France</i>)	82
LA POUSSÉE BLANCHE – André Besson (<i>La grotte aux loups</i>)	86
L'EAU DE LA NUIT – Adolphe Joanne (<i>Département du Doubs</i>)	91
LA MONTÉE AU SUCHET – Xavier Marmier (<i>Nouveaux souvenirs de voyage</i>)	94
L'ÉTRANGER – Pierre Gascar (<i>Un jardin de curé</i>)	98
LES COMTOIS, DES GENS DROITS	103
UNE SOIRÉE DE RACONTOTTES – Honorin Boichot (<i>La racontotte de su lou mont</i>)	104
LE JULES ÉTALOTTE, TAUPIER – Henri Frossard (<i>Le royaume des taupes</i>)	108

UNE BANDE DE SACRIPANTS – Philippe Larère (<i>Une enfance à Vesoul</i>)	111
LE JURA DE MON PÈRE – Bernard Clavel (<i>Terres de mémoire</i>).....	115
LA LEÇON D'INSTRUCTION CIVIQUE – Louis Pergaud (<i>La guerre des boutons</i>).....	119
UN SOUPER À LA FUVELLE – Edgar Faure (<i>Mémoires, tome II</i>)	123
UNE JEUNESSE QUI PROMET – Max Buchon (<i>Courbet raconté par lui-même et par ses amis</i>).....	125
COURBET AU TRAVAIL – Max Claudet (<i>Courbet raconté par lui-même et par ses amis</i>)	128
LES CASSEURS DE PIERRES – Gustave Courbet (<i>Courbet raconté par lui-même et par ses amis</i>).....	132
LA FUITE AU LÉMAN – David Bosc (<i>La claire fontaine</i>).....	134
TABLE DES MATIÈRES	139